Document generated on 07/06/2025 9:31 a.m.

Recherches sociographiques

Jonathan Livernois, *La route du Pays-Brûlé. Archéologie et reconstruction du patriotisme québécois*, Montréal, Atelier 10, n° 9 de la collection « Documents », 2016, 76 p.

Éric Bédard

Volume 58, Number 1, January–April 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1039944ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1039944ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bédard, É. (2017). Review of [Jonathan Livernois, *La route du Pays-Brûlé. Archéologie et reconstruction du patriotisme québécois*, Montréal, Atelier 10, n° 9 de la collection « Documents », 2016, 76 p.] *Recherches sociographiques*, *58*(1), 205–207. https://doi.org/10.7202/1039944ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques et Université Laval, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

l'action sociale sont occultés. Bien qu'elles soient évoquées, les recherches empiriques qui ont permis l'élaboration des modèles demeurent dans l'ombre. Cela donne l'impression que la théorie ne se fonde non pas sur l'empirie, mais que celle-ci est plutôt utilisée de manière à prouver certaines assertions préexistantes. En ce sens, cet ouvrage ne se suffit pas en lui-même. Il ne peut être délié des études empiriques originelles menées par Lemieux, lesquelles fournissent des explications plus substantielles sur les processus méthodologique et analytique ayant mené à l'élaboration des modèles et des propositions théoriques.

Lemieux adopte un langage clair, concis, dénué de tout artifice. Cependant, de par la complexité ou le degré d'abstraction des modèles présentés, l'ouvrage demeure une porte d'entrée peu conviviale sur sa pensée. Il ne faut donc pas envisager cet ouvrage autrement que comme une tentative, incomplète et inachevée, de résumer et de systématiser des décennies de recherches et de réflexions. Dans cette perspective, ce recueil d'essais sera sans doute utile à celles et ceux qui, un jour, étudieront l'héritage intellectuel de cet éminent politologue québécois.

Magali Paquin

Université Laval
magali.paquin.1@ulaval.ca

Jonathan Livernois, *La route du Pays-Brûlé. Archéologie et reconstruction du patriotisme québécois*, Montréal, Atelier 10, nº 9 de la collection « Documents », 2016, 76 p.

Cette plaquette parsemée de photos prend place dans une collection éditée par le magazine *Nouveau Projet* qui, peut-on lire en 4e de couverture, propose « de courts essais portant sur les enjeux sociaux, culturels et individuels de notre époque, et écrits à chaud, dans l'urgence de dire les choses ». Voilà qui permet de mieux comprendre la facture du texte de Jonathan Livernois, vendu 11,95$, qui se lit en moins d'une heure. Un produit littéraire qui se consomme donc rapidement malgré un sujet sérieux et ô combien sensible, le patriotisme, qui a inspiré quantité d'intellectuels.

L'essai se divise en deux parties. La première, plus introspective, tente une « archéologie » du patriotisme de l'auteur. Jonathan Livernois y mobilise une série de souvenirs qui seraient à l'origine de son adhésion spontanée à sa patrie, le Québec. Le ton général est à l'humour et à l'ironie, l'ironie de certains littéraires revenus de tout qui se plaisent à *déconstruire*, sourire en coin, ce qu'ils avaient autrefois naïvement chéri, admiré.

Livernois se souvient de sa passion un peu puérile pour la généalogie qui lui apprenait un tas de choses inutiles sur son ancêtre Guillaume Labelle – en 1681, ce colon possédait « un fusil, deux bêtes à cornes et quatre arpents » (p. 14). C'était l'époque où, enfant, il considérait la vieille maison de son grand-père de Saint-Constant comme une sorte de sanctuaire où régnait l'esprit des ancêtres; l'époque

d'avant la mode hipster du *lumbersexual* où le mackinaw (la veste à carreaux) symbolisait la dureté des camps de bûcherons; l'époque où il écoutait les épisodes des *Belles histoires de pays d'en haut*, ce téléroman qui témoignait « de la stabilité d'un passé calme, doucereux, sans danger » (p. 34); l'époque où le défilé de la Saint-Jean avait encore un peu de sens, même avec ses statues ridicules à force d'êtres géantes et ses chars en carton-pâte; l'époque où il lisait avec la plus grande déférence Laurent-Olivier David, cet arriviste un peu benêt qui cite un ennemi (Benjamin Holmes) dans l'épigraphe de son livre sur les Patriotes; en somme, c'était l'époque où, à l'instar de Lucien Bouchard – celui d'un discours de victoire qu'il ne prononcera jamais, dont certains extraits furent lus dans le documentaire *Nation* de Carl Leblanc –, il muséifiait le passé.

De cette histoire figée, enjolivée, sans aspérité, remplie d'images d'Épinal et de mythes, fondements d'un *mauvais* patriotisme, Johnathan Livernois se serait enfin libéré. C'est qu'entre temps, notre professeur d'histoire littéraire et intellectuelle de l'Université Laval a lu, entre autres, Jean-Paul Sartre, Hubert Aquin et Jean-François Nadeau, autant de consciences éclairées qui nous auraient enfin permis de comprendre à quel point cette représentation surannée du passé était gentille, inoffensive, à quel point elle nous confortait dans notre soumission et notre médiocrité tranquille.

Pour nous libérer de ce patriotisme passéiste, encore défendu par un courant « néocanadienfrançais » à l'origine de l'infâme Charte des valeurs québécoises du gouvernement péquiste, Jonathan Livernois, dans la seconde partie de son essai, formule trois propositions qui devraient nous permettre d'enfin voir la lumière. Notons qu'il s'agit rien de moins que de « créer un nouveau patriotisme », ancré dans la vérité et surtout, dans l'avenir…

Première proposition : avoir une vision plus juste du passé. Après avoir lu le verbatim du dernier procès et quelques lettres du patriote Joseph-Narcisse Cardinal, l'un des 12 pendus au Pied-du-courant, Livernois découvre que l'homme, pour sauver sa peau, était prêt à toutes les génuflexions. Révélation du professeur : le patriote était un simple être humain, non un « titan ». Une telle découverte laisse pantois quand on suit l'évolution de l'historiographie des dernières décennies. S'il avait davantage discuté avec son « ami » Yvan Lamonde, il aurait vite réalisé que cette approche du passé est celle de la grande majorité des historiens de profession. D'Allen Greer à Gilles Laporte en passant par Louis-Georges Harvey, les historiens n'ont créé aucun « mythe », ils n'ont fait que situer le mouvement patriote dans un contexte plus large. Aussi, que des artistes ou des politiciens recourent à l'histoire pour magnifier certains personnages, rien de plus banal – Livernois souhaiterait-il les censurer au nom de la Vérité?! Quant au courant « néocanadienfrançais », s'il a fait preuve d'une certaine déférence pour les anciens, il cherchait avant tout à situer le combat québécois dans l'histoire longue du Québec, non à créer des mythes de toutes pièces. L'aurait-il souhaité qu'il en aurait été incapable.

Deuxième proposition : avoir une vision plus juste de ce que serait le Québec, « réellement » (p. 63), c'est-à-dire une société hantée par les inégalités sociales, le désabusement face à la politique et la marginalisation des « communautés culturelles ». Ce qu'est une société « réellement », n'est-ce pas le fruit d'un débat démocratique où des positions différentes s'opposent, où des vues divergentes s'affirment?

Un portrait du Québec « réel » pourrait-il (et devrait-il) un jour s'imposer, une fois pour toutes?

Dernière proposition, plus audacieuse : créer un « patriotisme prospectif », être fier de cette jeunesse qui entre en scène, même si elle ne croit plus aux frontières et qu'elle se réclame de l'universel… Une proposition généreuse, évidemment, mais qui semble pécher par un excès d'optimisme. En effet : comment fonder le patriotisme sur ce qui n'est pas encore advenu? Sur une génération, certes pleine de promesses, mais qui n'a pas encore fait ses preuves ni affronté les dures épreuves du réel? Même s'il tient jalousement à son droit d'inventaire, même s'il entend rompre avec des valeurs ou un régime politique qui ne convient plus, n'est-ce pas normal que le patriote ressente une sorte de dette à l'égard des devanciers? Un patriote peut-il être autre chose qu'un héritier reconnaissant? Livernois élude ces questions importantes en réactivant cette vaine opposition entre passé et avenir. Fernand Dumont, qu'il cite avantageusement, ne répétait-il pas que la nation était à la fois héritage et projet?

On peut lire cet essai comme une charge contre le courant « néocanadien-français », vraisemblablement à l'origine de tout ce qui va mal au Québec. Rien n'est dit cependant sur le « patriotisme constitutionnel » des trudeauistes au pouvoir, à Québec et à Ottawa. Au final, un constat s'impose. Jusqu'en 1995, progressistes et conservateurs pouvaient cohabiter au sein de la grande coalition souverainiste. Force est de constater que ce n'est plus le cas. Cet essai témoigne donc d'une recomposition politique majeure.

Éric Bédard

TÉLUQ,
Université du Québec.
eric.bedard@teluq.ca

Éric Bédard, *Années de ferveur 1987-1995*, Montréal, Boréal, 2015, 226 p.

Années de ferveur 1987-1995, jette un regard personnel, voire intime, sur une époque marquante de l'histoire politique du Québec. Sous la forme d'un récit de vie, Bédard partage son expérience de militant au sein du Parti québécois (PQ), de l'arrivée de Jacques Parizeau à la tête du parti en 1988 jusqu'au lendemain du référendum sur la souveraineté du Québec en 1995. Plus qu'un simple témoignage, le texte nous fait vivre de l'intérieur les tensions, les exaltations et les déceptions qui caractérisent la politique partisane, les campagnes électorales et référendaires. Un récit volontairement partial, lequel présente les points de vue d'un intellectuel engagé dans la lutte pour l'indépendance nationale de la province.

Dans cette perspective, l'ouvrage se trouve à l'opposé de la pensée de Weber développée dans *Le savant et le politique*. Il prend pour exemple le positionnement ontologique de Parizeau : celui que l'on appelait « Monsieur » ne se cantonnait pas dans le « dualisme stérile » entre la réflexion et l'action politique (p. 25). Par ailleurs, le biais nationaliste et l'angle personnel qu'emprunte l'historien ne viennent pas